

Texte 1

Du haut de son mètre quatre-vingt-dix, Benjamin allure dégingandée, se remarquait de loin, square Georges Contenot.

Cette jolie résidence populaire, aux allées vallonnées, se situait idéalement au cœur du 12^e arrondissement, la faisant aisément passer pour un charmant coin de campagne en plein cœur de Paris.

Il aimait beaucoup cet endroit, un peu hors du temps et des fracas de la civilisation. Son statut d'étudiant lui laissait des heures disponibles pour flâner à loisir et prendre l'existence du bon côté, car s'il y avait une chose qui caractérisait Benjamin c'était bien son dilettantisme. Toutes ses années d'études étaient quasiment doublées et le travail personnel, qu'imposait son cursus, pas vraiment une priorité. Ajoutez à cela, un goût peu prononcé pour la mode, des cheveux en perpétuelle bataille, un air en permanence ahuri vous obtenez le portrait de ce jeune homme plutôt gentil.

En ce matin frileux de janvier, Il remontait l'un des chemins en direction de la rue, lorsqu'il butta, par inadvertance, sur un objet qui traînait au sol. Un instant déstabilisé, il manqua de tomber, mais se ressaisit au dernier moment. Benjamin pesta, puis se baissa pour ramasser ce qui avait failli provoquer sa chute. Un portefeuille. C'était un très vieux portefeuille au cuir noir si craquelé qu'il semblait d'un autre siècle.

Relativement désargenté, surtout après les fêtes de fin d'année, Il se dit qu'après tout c'était sûrement son jour de chance. Peut-être, s'y trouveraient à l'intérieur des espèces et autre menue monnaie, histoire d'alimenter le sien, de portefeuille. Bingo. Bien pliés, trois billets de vingt euros, attendaient sagement que l'on veuille bien les faire sortir de leur logement. Benjamin, que la dèche, rendait peu scrupuleux, empocha aussitôt, ce qu'il fallait dire une aubaine. Puis ceci étant fait, il entreprit une fouille méthodique, pour découvrir le nom du propriétaire.

Une pièce d'identité le renseigna bien vite. Monsieur Jonas Levy. Nom d'un chien, Jonas Levy, mais il s'agissait de son voisin de palier. Un vieil homme gris et rabougri, comme si chacune de ses années passées sur terre le rapetissait un peu plus à chaque fois. Et méchant avec ça. Il avait l'habitude de pourrir la vie de tout le square et en particulier celle de Benjamin sa plus proche victime. Il ne laissait rien passer. Cela pouvait aller du tri sélectif mal effectué, du bruit matinal à la musique un peu trop forte les soirs de fête. En un mot, monsieur Jonas Levy en voulait à la terre entière et plus particulièrement à l'étudiant en droit qui alors peinait à se défendre face à cet homme revêche.

A cet instant, il se demandait ce qu'il allait bien pouvoir faire de cette inattendue trouvaille. Il tenait entre ses mains de quoi prendre sa revanche, d'exercer une petite vengeance toute personnelle. Un moment, il imagina lui rendre ses papiers réduit à l'état de confettis. Il se mit à rire en pensant à la déconfiture de son voisin découvrant, par exemple, sa carte bleue en petits morceaux.

Mais dans la vie, rien n'est écrit à l'avance et elle se plaît parfois à donner des coups de pied là où on ne les attend pas.

Quelque chose venait de s'échapper du portefeuille. Une photographie, noir et blanc, aux tons sépia, presque délavée par les années, aux coins crantés déchirés d'avoir trop été touchés. C'était une photo de famille, un de ces clichés que l'on faisait réaliser une fois l'an chez le photographe de son quartier pour immortaliser une mémoire familiale sur papier glacé.

Au premier plan, sur des fauteuils de velours, un couple de personnes âgées dignes. Puis dans le coin droit, un jeune homme et son épouse. Il posait, sur son épaule une main de tendresse. Dans ses bras, elle serrait tout contre son cœur un nouveau-né, endormi dans la confiance que procure la chaleur et la douceur d'une mère. Puis, devant ses parents, un petit garçon d'environ 5 ans à l'allure ampoulée que lui procurait son petit costume de marin, celui que l'on revêtait le dimanche pour être beau au moins une fois la semaine.

Benjamin fut profondément touché par le petit morceau de vie de son voisin. Ce trouble se mua en grande émotion lorsqu'il lut les inscriptions au dos du cliché. 1940, Varsovie. Le ghetto. Un des plus durs en ce temps-là. La guerre envahissait l'Europe. De partout, des chars faisaient résonner leur sinistre musique surgie du tréfonds des Enfers.

L'idée de se venger s'éloignait peu à peu dans le cœur et l'esprit de l'étudiant. S'il avait de légitimes griefs contre son voisin, il ne souhaitait pas pour autant être cruel. Cette photographie était certainement l'ultime souvenir de bonheur d'un homme qui ne possédait plus rien d'autre de sa famille. Alors il rebroussa chemin et entreprit d'aller rendre son bien, billets compris, à Jonas Lévy. Il n'avait aucune idée de la façon dont il allait être reçu mais peu lui importait. Il fallait qu'il le fasse, sinon plus jamais il n'oserait croiser son regard sans éprouver de la honte vis-à-vis de sa forfaiture.

Arrivé à son étage, Benjamin respira avec profondeur et appuya, d'un geste mal assuré, sur la sonnette et un bougement caractéristique du vieil homme se fit entendre derrière la porte encore close.

Ça va, ça va, pas la peine d'insister, je n'irai pas plus vite. »

L'étudiant se dit qu'il aurait pu se contenter de glisser le portefeuille au travers de l'ouverture de la boîte aux lettres, mais il n'en eut pas le loisir, la porte venait de s'ouvrir brusquement.

Cane à la main, silhouette doucement voutée, Jonas Levy se tenait dans l'embrasure de l'entrée, des fusils chargés à la place des yeux. Benjamin, jugea plus prudent de ne rien dire et tendit avec timidité l'objet perdu à son irascible voisin. Celui-ci tata machinalement l'arrière de son pantalon. La poche était vide. C'était bien donc son portefeuille que le jeune homme lui rapportait. La main tremblante, il s'en saisit pour vérifier si elle était encore là. L'unique chose qui avait de la valeur, l'unique chose qui l'avait maintenu debout toutes ces années. Entre ses doigts déformés par l'arthrose se tenait toute sa vie, celle de sa famille exterminée dans les camps de la mort. Lui seul en avait réchappé, s'étant caché par réflexe dans le fond d'une vieille armoire lors de l'une des nombreuses rafles allemandes.

Il leva vers Benjamin, son regard baigné de larmes, il voulait dire quelque chose mais étranglé par son immense émotion les mots refusaient obstinément de sortir de sa bouche. Puis, retrouvant un peu ses esprits, Il prit avec une tendresse surprenante les mains de Benjamin et lui finit par lui dire : « Merci, merci, merci mais entrez donc je vais vous faire du thé, il fait si froid dehors. Et vous allez goûter le gâteau de tante Esther, vous m'en direz des nouvelles. C'est une recette de famille secrète. »

Une belle amitié venait de naître et qui ne s'arrêta que le jour où Jonas Levy décida d'aller trouver Esther, Sarah David, Jérémy et tous ceux qu'il avait laissés là-bas.

Benjamin avait, lui, appris la plus importante de toutes ses leçons. Dans l'existence, il n'y a pas de mauvaises personnes. Juste des êtres brisés parfois par le chagrin et la souffrance et qui, à la faveur d'un regard, d'un geste tendre d'une main tendue, retrouvent le chemin de l'humanité.